

Christine Gaelan

Le fil de l'enfant décousue

Illustrations : Mary Gaelan

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6276-0

© Christine Gaelan

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

***« Tant que vous n'aurez pas rendu
l'inconscient conscient, il dirigera votre vie
et vous appellerez cela le destin. »***

Carl Gustav Jung (1875-1961)

Préambule

J'ai traversé mon enfance et mon adolescence totalement décalée, désorientée, inhibée.

Je me sentais différente, anormale, comme si j'avais été déposée au mauvais endroit au mauvais moment, comme si je n'avais pas le droit d'être là.

J'avais l'impression de n'être rien et de n'arriver à rien.

Enfin, en devenant maman, j'ai commencé à exister. Je me suis retrouvée comme à l'aube d'une nouvelle vie, une nouvelle vie qui allait me faire oublier celle où je n'étais rien, où je n'arrivais à rien.

Mais petit à petit mon passé m'a rattrapée. Un passé ne s'efface pas.

Au travers de gros orages, accompagnée de thérapeutes compétents, j'ai appris à écouter mes ressentis, mes rêves, mon intuition.

J'ai ainsi pu frayer un chemin en retrait des schémas familiaux ou sociétaux préétablis.

A presque cinquante ans, ce chemin m'a enfin menée à la source originelle de mon mal-être, et chaque pièce du grand puzzle de ma vie a instantanément trouvé sa place.

Libérée, j'ai pu commencer à Vivre.

Le but de ce récit est de transmettre.

Transmettre mon expérience de petite fille née en France dans les années mille neuf cent cinquante dans un milieu plutôt aisé.

Transmettre que même si la vie nous confronte à des épreuves difficiles, tout est porteur de sens, et que si nous arrivons à suivre la piste de ce sens, elle devient passionnante, voire quelquefois magique.

Transmettre que derrière toute problématique d'un enfant, quelle qu'elle soit, (peurs, phobies, tocs, insomnies, colères, hyperactivité, violence, addiction, manque de motivation, difficultés d'apprentissage...), se cache une souffrance, et que La solution pour l'aider est de l'écouter, le respecter, et de partir avec lui en quête de l'origine de cette souffrance pour la réparer.

Transmettre au nom de tous ceux dont la vie a évolué de façon dramatique faute d'avoir pu se délivrer d'une blessure, d'un traumatisme ou du poids d'un secret familial.

Ce travail de transmission me tient à cœur depuis plus de dix ans. Pendant toutes ces années, il était là, à l'intérieur de moi, comme une graine qui ne germe pas. Peut-être n'avais-je pas encore assez remué et engraisé la terre.

Le déclic s'est fait en août deux mille dix-huit lors d'une réunion familiale en Bretagne.

Vingt-trois à table, matin, midi et soir, dans la bonne humeur.

Au milieu de cette effervescence émerge à la racine de mon dos une vive douleur qui va s'intensifier au fil des jours.

Douleur assortie d'une émotion très particulière au contact de mes trois petites filles de cinq, six et sept ans. Tant de gaîté, de légèreté, de spontanéité, de fraîcheur, de pétillement, éveillent dans mon cœur un trouble, un malaise indéfinissable ; je ressens comme un vertige.

La toute petite Christine réagit si fort au fond de moi que la graine commence à germer.

Je ressens alors le besoin de l'aider à retraverser son histoire, l'entourant de la bienveillance qui lui a tant manqué, et je commence à écrire.

*

Mon récit témoigne de trois périodes de vie successives d'une durée de dix-neuf ans chacune.

- de ma naissance à dix-neuf ans, traversée chaotique de mon enfance.

- de dix-neuf à trente-huit ans, phase de reconnexion à ma vie.

- de trente-huit à cinquante-sept ans, phase d'introspection, de découverte et de libération.

*

A cinquante-sept ans, un univers nouveau s'ouvre à moi.

Dans cet univers, une fois révélé le traumatisme de mes cinq ans, présent en filigrane depuis si longtemps, j'accède enfin à une vie de Vérité dont je découvre peu à peu la magie.

Cette dernière partie fera l'objet d'un autre récit.

*

Chapitre 1

0-19 ans

- Venue d'ailleurs
- Brouillard

Venue d'ailleurs

Je suis née à Nevers, dans une famille « bien comme il faut » : un père ingénieur, une mère belle et distinguée, un frère et trois sœurs aînés, des grands-parents maternels, une grand-mère paternelle. Je n'ai pas connu mon grand-père paternel.

Neuf mois après ma naissance, mon père est muté en région parisienne, et la famille s'installe dans la banlieue ouest.

Je suis une petite fille toute ronde, on dit que je suis drôle... Je ne le sais pas. Je me demande bien qui je suis, où je suis ; partout où je vais, je suis désorientée. Je ne sais pas où est ma place, je ne comprends rien. Un grand brouillon dans ma tête. Je me demande souvent pourquoi je suis là, ce que j'y fais, si je suis spectatrice ou actrice d'une grande pièce de théâtre, parfois même si je n'ai pas déjà vécu telle ou telle scène.

Suis-je la seule à être comme ça ? Et... comment cela se passe t'-il dans la tête des autres ?

Pas comme dans la mienne, c'est certain.

Heureusement, de petites fées sont là pour agrémenter mon quotidien. A défaut de trouver ma place, je joue avec les fées. Je voyage dans mon imaginaire. Mais je me sens toujours décalée.

Eh oui, quand on est une petite fille de bonne famille, on ne joue pas avec les fées ! Malgré ces fées bienveillantes, très

vite, mon imaginaire m'entraîne dans des histoires pas drôles du tout, des histoires qui font peur, des histoires dans lesquelles je suis toujours coupable de quelque chose.

Je fais tout de travers. Je suis perdue, comme si j'étais arrivée sur terre, un beau matin, « toit de chaume » comme on m'appelle, sans mode d'emploi ni modèle.

Toute petite, je ne me souviens pas.

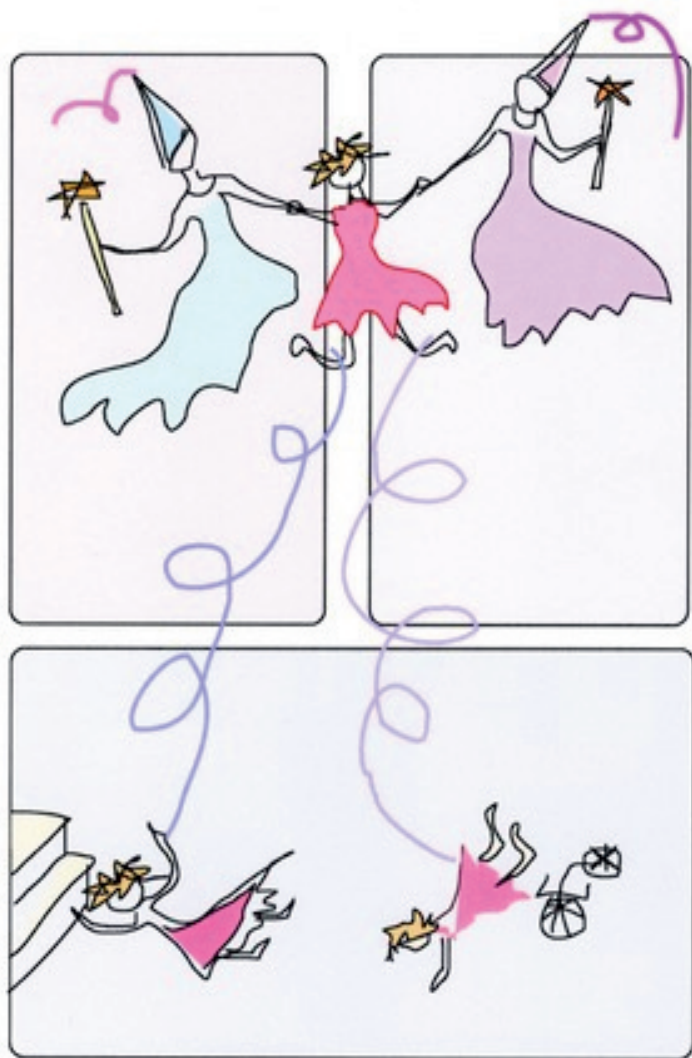
Cinq ans. Le trajet à l'école à pieds pendant des kilomètres. Le lait froid le matin à la récréation dans le verre glacial en pyrex (celui qui explose en mille petites miettes quand on le fait tomber). Le tourniquet qui tourne trop vite dans la cour et donne le vertige.

Les premières lignes d'écriture au porte-plume : avec beaucoup d'application, première lettre en haut à gauche de la page, et dernière lettre de la même ligne en bas à droite de la page... Impossible de distinguer ces lignes doubles entre lesquelles il faut former les lettres ; je ne les vois pas.

Je louche, je vois double. Quand ma mère me prête une loupe, je ne sais pas devant quel œil la placer. Et je n'y vois toujours rien.

Puis les lunettes, avec le cache pour cacher l'œil qui voit bien. Un comble pour une petite fille qui ne comprend rien. Je les perds tout le temps et ne peux les retrouver.

Fatiguée et triste que mes sœurs, excédées, me demandent où je les ai mises, je réponds, dépitée : « Quelque part et nulle part. »



« A défaut de trouver ma place, je joue avec les fées... »

Comme moi, les lunettes sont quelque part et nulle part.

L'apprentissage difficile du vélo rouge sans petites roues sur le gazon en pente. Dur, dur, d'atteindre l'équilibre.

Cette chute violente devant la maison, sur le monticule de pierres baptisé « le puits ». Les dents de devant enfoncées dans le palais, la bouche en sang, paniquée, me voilà installée en urgence sur le siège arrière de la deux-chevaux ; alors que nous roulons en direction du cabinet du docteur S., ma mère, probablement impressionnée, me supplie : « Mais articule, je n'y comprends rien ! »

Plus de dents, les cheveux blonds en bataille (ceux de mes sœurs sont bruns et soigneusement coiffés « à la Jeanne d'Arc »), les yeux qui louchent. Je ne rêve pas le jour où j'entends ma mère, consternée, dire : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir une petite fille si laide ? »

Mes tourneboulés répétitifs dans les escaliers obligent cette maman-là à me récupérer en bas, arrêtant ma chute avec son balai ; elle fait souvent le ménage - malgré une femme de ménage et cuisinière à demeure. Assise sur ses genoux, quelques gouttes d'arnica sur le front, humm, c'est court mais c'est bon ; je me réfugie dans ce petit plaisir furtif si réconfortant après la violence du plongeon dans l'escalier en bois dont chaque marche résonne encore dans ma tête.

Une chute, deux chutes, trois chutes. Je replonge sans cesse. Mais j'aime toujours autant cette odeur si spéciale de l'arnica.

En allant à la piscine avec Maman le jeudi après-midi, il y a

les chaussures en toile rayée pour ne pas marcher dans le « bain de pied », et les autres en plastique pour marcher dans le « bain de pied » ; après avoir réfléchi bien fort pour être sûre de ne pas me tromper et lui faire plaisir ... je marche dans le « bain de pieds » avec les jolies chaussures en toile rayée.

A la piscine encore, lorsque j'ai six ans et demie, le « départ plongé » du brevet de vingt-cinq mètres dans cette masse d'eau verte sans fond, terrifiante : ma mère me tient par les pieds, le maître-nageur par les mains, et hop, je suis jetée à l'eau, hurlant de peur. Vingt-cinq mètres interminables ; le supplice s'intensifie à chaque nouvelle brasse alors que je vois s'éloigner le bout de la perche salvatrice que j'essaie vainement d'attraper. Je suis effrayée : « Je veux qu'on me tienne par les cheveux !!! »

J'arrive enfin au vingt-cinquième mètre, épuisée, en sanglots.

Je me sens nulle d'avoir peur de tous ces monstres que je devine au fond de l'eau trouble, nulle de n'être pas capable de « faire plaisir à Maman ». Mais je ne cherche pas à comprendre pourquoi tout ça ; je traverse ma vie sans me poser de question. Je ne me demande pas, à ce moment-là, pourquoi tant de souffrance pour, au bout du compte, avoir un « brevet de vingt-cinq mètres » et ne toujours pas savoir nager. Je savoure la glace à la fraise de la récompense.

Au même âge, la colonie à Trégastel. Avant le départ, ma mère nous emmène, mes sœurs et moi, acheter des mocassins en cuir marron clair - des chaussures de grande !

Puis nous voilà toutes les quatre installées dans le train, avec les religieuses du Bon Sauveur : « Oh, tu ne ressembles vraiment pas à tes sœurs, tu as dû naître dans une poubelle », me dit l'une d'elles, se croyant probablement intéressante.

Le maître-nageur, là-bas, essaie de m'apprendre à nager. Encore. Mais sans succès.

Avec moi, décidément, rien ne fonctionne comme avec les autres.

Après la colonie, Papa et Maman nous emmènent passer une semaine dans un hôtel au bord de la mer, à Pen-Guen.

L'hôtel, la mer, tout est nouveau pour nous ce mois de juillet-là.

Au restaurant de l'hôtel, un gentil sicilien m'offre un soir une roulotte miniature éclatante de couleurs. Mes yeux s'illuminent. J'aime les surprises.

Lorsque mon père nous pousse à tour de rôle à la nage sur un matelas pneumatique, je pousse des hurlements, j'ai peur qu'il me noie. Comme ce jour où il m'emmènera sur un bateau mouche avec Monsieur G – qui aime bien Maman – cris, panique sur la passerelle pour monter à bord.

*

Depuis quelques temps, il m'est impossible de fermer les yeux pour m'endormir. Ni mon cou ni ma tête ne peuvent rester à découvert : suffoquant de chaleur, je m'endors les

yeux et les oreilles grand ouverts, draps et couvertures remontés jusqu'au-dessus de la tête.

J'ai de vilains tics au niveau du visage. Avec les yeux et la bouche. J'aimerais m'en libérer mais c'est bien difficile.

Allez, vite, encore un dernier, mais c'est le dernier !

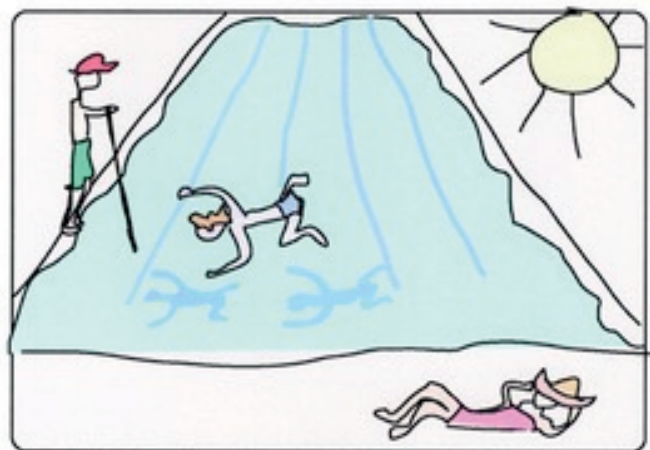
Deux rêves troublent régulièrement mes nuits :

- Dans l'un, je tombe et tombe à l'infini depuis une hauteur vertigineuse dans un large puits éclairé. Je tourne lentement, les yeux fixés sur les grands carreaux rose et beige tapissant le fond que je n'atteins jamais. Je me sens impuissante.

- Dans l'autre, j'avance seule dans une longue allée sombre bordée de grands arbres menaçants ; pas un bruit. Plus j'avance, plus monte en moi l'angoisse d'un danger imminent. Je me sens observée. Quand je me retourne, je vois, jaillissant de derrière chaque arbre, une tête de loup aux grands yeux brillants. Des dizaines de loups aux aguets, dans un silence effrayant. Là, je me réveille.

Terreur pendant ces nuits d'orage dans la trop grande maison d'Auvergne l'été, impressionnée par le bruit assourdissant de la pluie tambourinant sur la grosse gouttière. Je ne peux dormir que si ma sœur aînée, allongée dans le lit gigogne, là, tout près, sur ma droite, me « tient par les cheveux ».

*



« Des dizaines de loups aux aguets...peur de tous ces monstres que je devine au fond de l'eau trouble »

La grande maison d'Auvergne, l'Enclos, portait bien son nom : aucun « étranger » n'y était reçu, sauf C., ami de la famille de longue date, qui venait faire quelques pirouettes devant ma grand-mère et amusait la galerie.

Admis également le père N., prêtre, qui chaque matin allait et venait le long de l'allée des tilleuls en lisant son bréviaire. Du jour au lendemain, il n'est plus venu...

La famille y passait les deux mois et demie de vacances d'été, Maman et ses deux sœurs « se mettaient les pieds sous la table », invitées par leurs parents qui géraient la totalité du séjour.

Une cuisinière à demeure, Madeleine, et une femme de ménage et « servante », Henriette, voûtée dans sa grande robe noire drapée aux odeurs de vieilli ; Henriette repartait chaque soir seule vers sa cabane tout au fond de la nuit, guidée par la lueur de sa lampe de poche. Elle avait les joues creusées comme ces vieilles personnes qui n'ont plus de dent.

A l'occasion du 15 août, pour fêter Marie-L. et Marie-F., sœurs de Maman, et du 26 août, pour célébrer l'anniversaire de Marie-F., elle préparait des compliments qu'elle récitait solennellement, de sa voix puissante et appliquée, alors que nous étions tous réunis sur la terrasse. C'était un véritable cérémonial. Elle offrait ensuite à ces jeunes dames un magnifique bouquet de glaïeuls, avant de rejoindre discrètement la place qui lui était allouée.

L'arrière-grand-père Louis G. avait acheté cette propriété de cinq hectares alors qu'il était maire de T., après avoir fait